

L'odyssée de la statue du général Wolfe

Jean-Marie Lebel

Volume 2, numéro 1, printemps 1986

Autrefois, le commerce du livre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

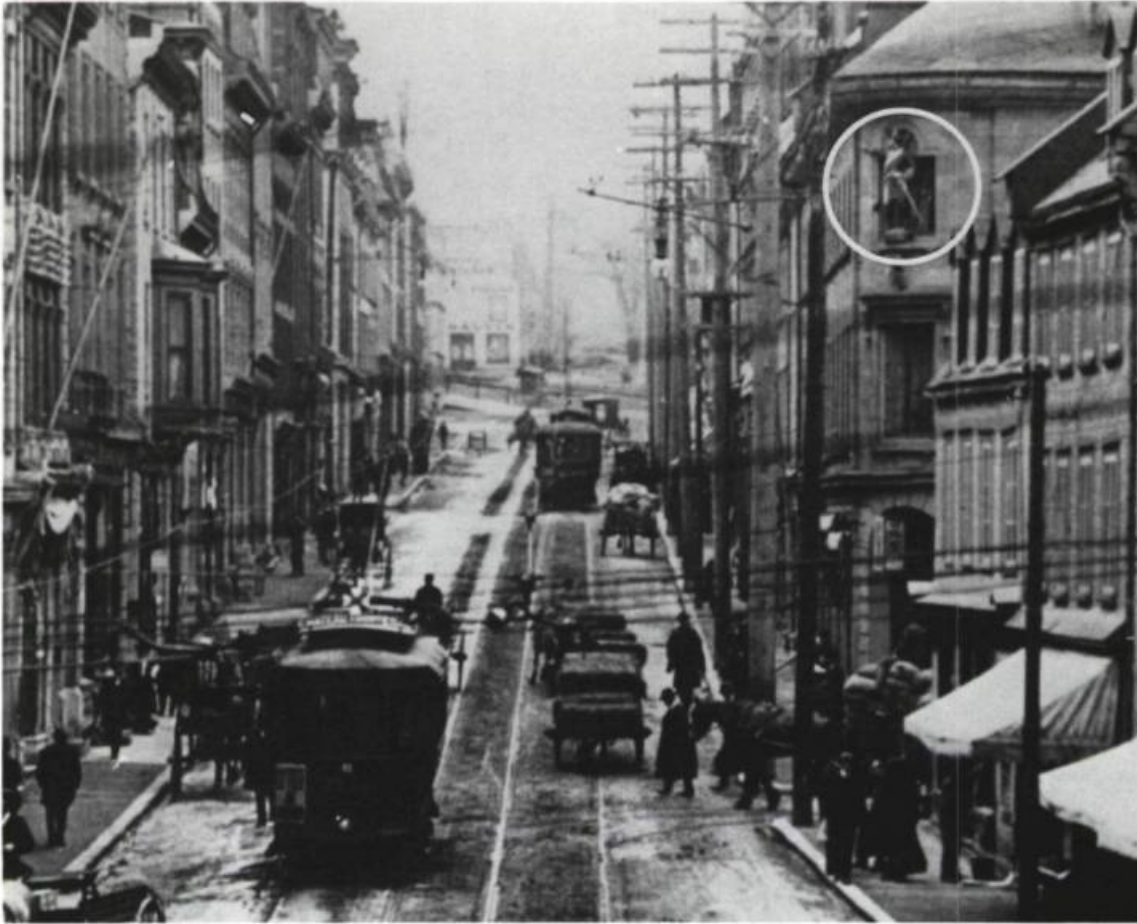
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebel, J.-M. (1986). L'odyssée de la statue du général Wolfe. *Cap-aux-Diamants*, 2(1), 9–14.



La statue de Wolfe de Louis Jobin. Inaugurée en 1901 à cet endroit elle sera retirée en 1964. Archives de la ville de Québec.

L'ODYSSÉE DE LA STATUE DU GÉNÉRAL WOLFE

*par Jean-Marie Lebel**

« **L**ouis Jobin fut le dernier de nos grands artisans ». C'est en ces termes que Marius Barbeau rendit un jour hommage au sculpteur à qui il avait autrefois rendu visite dans son humble atelier et dont il avait attentivement écouté et noté les savoirs et les souvenirs. Cet infatigable artisan, dont les innombrables œuvres, disséminées dans des musées, des collections privées, des églises, des chapelles du Canada et des États-Unis, témoignent tout autant de sa persévérance que de ses talents de

statuaire, connut une prolifique carrière d'au-delà d'un demi-siècle et réalisa aussi bien de fines statuette qu'une colossale statue équestre. Ancien élève des Berlinguet, qui avaient eux-mêmes fait leur apprentissage chez les Baillaigé, Louis Jobin devint un important maillon de cette longue chaîne de maîtres sculpteurs qui, depuis le lointain XVII^e siècle, se transmettaient les techniques de la sculpture sur bois.

**Historien, Université Laval*



La statue du général Wolfe dans sa niche, au second étage de la taverne de Joseph Vaillancourt, située à l'angle des rues Saint-Jean et du Palais. La sculpture qui date du début des années 1780 fut l'oeuvre des frères Ives et Hyacinthe Chaulente. J. P. Cockburn, Archives publiques du Canada.

Du faubourg Saint-Jean à Sainte-Anne-de-Beaupré

Né à Saint-Raymond de Portneuf en 1845, Jobin habita longtemps le faubourg Saint-Jean, qui était alors une véritable fourmilière d'artisans. La présence de nombreuses statues, dont un *Napoléon* aux abords de sa boutique, sise au coin des rues Claire-Fontaine et Burton, impressionnait les passants. Ceux-ci s'attardaient parfois à regarder travailler Jobin qui, trop à l'étroit dans son atelier, ébauchait souvent ses statues dehors.

Jobin quitta Québec en 1898, au lendemain du second incendie de sa boutique, et choisit de s'installer à Sainte-Anne-de-Beaupré, où il pouvait espérer recevoir des commandes d'oeuvres religieuses. Au cours des trente dernières années de son existence, qu'il passa à proximité de la basilique, il put consacrer ses énergies et sa créativité à sculpter ses anges réputés, ses madones, ses *Sainte-Anne*, ses

Sacré-Coeur et tous les saints que lui commandaient les curés et les fabriques. Des oeuvres pour lesquelles il se surpassait et dans lesquelles il pouvait faire preuve d'initiative et d'originalité.

Il était établi depuis peu de temps sur la Côte de Beaupré lorsque d'anciens concitoyens de Québec, en 1901, lui proposèrent ce qui était à la fois une tâche délicate et un défi intéressant. Jobin, en effet, n'était pas sans savoir que la statue de Wolfe qu'on lui commandait succéderait à une autre qui, surtout aux yeux des vieux citoyens d'origine britannique, était une vénérable relique déjà entrée, de plain-pied, dans la légende.

Wolfe, héros national anglais

De tous les épisodes de la guerre de la Conquête et du décisif affrontement du 13 septembre 1759, la mort dramatique des deux commandants ennemis, Montcalm et

Wolfe, fut celui qui impressionna et toucha le plus les contemporains. Inconnu de son vivant en Angleterre, le major général James Wolfe, chef militaire aux décisions souvent douteuses que la victoire avait soudainement effacées, devint du jour au lendemain un héros national. Bientôt naquit autour de lui un culte que de nombreux écrits fort élogieux et une abondante imagerie contribuèrent à attiser et à répandre en Angleterre et en Amérique. De nombreux monuments furent érigés en son honneur: à Québec, un obélisque fut inauguré en 1828, dans les jardins du Gouverneur, et une première colonne fut élevée en 1832 sur les lieux de sa mort. Néanmoins, ces imposants monuments de pierre n'éveillèrent jamais parmi la population la même sympathie que la frêle statue de bois de la Côte du Palais.

Ce fut vers la fin de 1779, ou au plus tard en 1780, que les frères Chaulette sculptèrent cette statue de Wolfe, selon les volontés de George Hips. Cet Écossais qui, à titre de membre du 78^e régiment (Fraser's Highlanders), avait participé à la conquête de la Nouvelle-France, était demeuré à Québec où il exerçait le métier de boucher. Le 20 avril 1780, il acquérait de Duncan McGraw la maison située au coin nord-ouest de l'intersection de la rue Saint-Jean et de la Côte du Palais. Mais un engagement, dont on ignore la teneur, liait Hips et McGraw depuis le 19 septembre précédent. Était-il déjà question de faire sculpter une effigie de Wolfe? Au-dessus de la porte d'entrée de l'édifice, une niche, qui aurait jadis abrité une statue de saint Jean-Baptiste, était inoccupée.

Les sculpteurs Chaulette

Les menuisiers Chaulette — Yves, homme morne et bourru, et son frère Hyacinthe, fier-à-bras au tempérament bagarreur — étaient les fils du charpentier de navire Pierre Chaulette. Ils avaient bien quelque talent pour la sculpture sur bois mais, comme ils n'étaient pas des statuaires expérimentés, la fabrication de leur *Wolfe* s'avéra ardue. On leur avait pourtant fourni des gravures, et James Thompson, qui avait servi sous les ordres de Wolfe à Louisbourg et à Québec, se rendait chaque jour à leur atelier de la rue Saint-Louis afin de les conseiller. Thompson n'en fut pas moins désappointé par leur statue qui, selon lui, ressemblait fort peu au personnage. Il reste que malgré ses imperfections, l'oeuvre des Chaulette n'était pas complètement dénuée d'intérêt et que ses couleurs vives, dont le rouge de sa redingote, attiraient l'attention.

L'installation d'une effigie de Wolfe fut perçue comme une provocation par certains Québécois

d'origine française. Les Chaulette craignaient-ils des représailles? Philippe Aubert de Gaspé qui, durant ses études, fut trois ans pensionnaire au domicile des Chaulette, racontait qu'ils ne disaient jamais être les auteurs de la statue. À de nombreuses reprises, elle fut d'ailleurs projetée au bas de sa niche.



Prudent Vallée photographia la même statue de Wolfe le 9 août 1873. Depuis 1847 elle était installée au dernier étage d'un nouvel édifice. Musée du Séminaire de Québec, Pierre Soulard, photographe.

Quelques auteurs du XIX^e siècle ont raconté, avec maints détails, les mésaventures que connut, à compter de l'été de 1838, le *Wolfe* des Chaulette. Des matelots, après avoir festoyé à l'hôtel Albion de la Côte du Palais, s'en emparèrent et l'apportèrent à bord de leur vaisseau de guerre, l'*Inconstant*, sans trop de difficultés car les témoins crurent qu'ils portaient un confrère ivre. Quelques années plus tard, après un séjour aux Bermudes, puis en Angleterre où elle servit d'enseigne, la statue retrouva son emplacement original au coin de la Côte du Palais. En 1847, François Evanturel et Isaac Dorion firent démolir l'ancienne maison et l'édifice actuel, en pierre de taille, lui succéda. Auparavant située juste au-dessus du rez-de-chaussée, la niche fut alors élevée d'un étage, ce qui plaça Wolfe hors de la portée des humains.

Devenue une attraction touristique et un point de repère familier, la vieille statue de Wolfe demeura dans le haut de la façade de l'édifice jusqu'à la toute fin du siècle dernier. Ce ne fut qu'en 1898 que le nouvel occupant de l'édifice, la *Bell Telephone Company of Canada*, craignant que la statue devenue vétuste ne tombe au moindre coup de vent, la retira de sa niche et la fit restaurer à ses frais. En décembre

1898, le président de la compagnie, le Montréalais C.-F. Sise, fit don de la statue à James MacPherson LeMoine, qui l'accepta au nom de la *Literary and Historical Society of Quebec*. Cette institution a encore la garde de l'oeuvre, qu'elle conserve dans la salle de lecture de sa bibliothèque, logée dans l'ancien édifice du Morrin College, rue Saint-Stanislas.

Publicité commerciale qui utilise la statue du général Wolfe.
Quebec Directory, 1858-1859.



Un nouveau Wolfe

S'il s'introduisit avec discrétion à bien des endroits, ce fut d'un pas lourd que le XX^e siècle fit son entrée dans la vieille rue Saint-Jean. En quelques années, elle devint méconnaissable. La porte Saint-Jean, dont les ouvertures étaient devenues trop étroites, fut abattue en 1897. L'élargissement de la rue nécessita la démolition ou le recul de nombreuses maisons et façades. L'asphalte recouvrit le macadam. Les tramways tirés par des chevaux furent remplacés par des «chars électriques» en 1897. À l'aube du nouveau siècle, les résidents étaient heureux, ou du moins résignés, devant tous ces changements. Toutefois, certains n'acceptaient pas de voir la niche du *General Wolfe's Corner* inoccupée. John Jones, un octogénaire, était bien décidé à revoir Wolfe à son poste familial. Il reçut de forts appuis de Bernard Leonard, alors propriétaire de l'édifice et décorateur réputé, ainsi que du loyal colonel

William Wood, passionné d'histoire et futur membre de la Commission d'urbanisme. En avril 1901, ces trois citoyens supplièrent la municipalité de Québec de réinstaller et d'entretenir la statue de Wolfe. Le Comité des chemins de la ville se déclara disposé, en mai, à s'en occuper. Il fut d'abord question de ramener l'ancienne statue et de la protéger par une vitre, mais cette solution aurait été trop coûteuse. Le vieux John Jones et ses collègues s'impacentaient. Finalement, on décida de commander une nouvelle statue à Louis Jobin.

De l'établissement des Sharples, prospères et réputés marchands de bois du chemin des Foulons, Jobin fit livrer à sa boutique de Sainte-Anne-de-Beaupré un «beau billot de pin» afin d'y sculpter le nouveau Wolfe. Pour la réalisation de cette statue, on lui avait fourni, selon son dire, «un vieux modèle». Mais un Jobin «bouillant d'idées», disait de lui son ancien apprenti Henri Angers, n'était pas homme à s'en laisser imposer. «Trop souvent, avouait Jobin, on me faisait exécuter de la copie ou travailler d'après des images. «Êtes-vous capable de reproduire l'original?» qu'on me demandait. Ma réponse était: «Je ne vous le promets pas». Faire de la copie c'est ennuyant comme la mort. Je n'aimais pas cette besogne, n'étant pas né copiste. Vaut mieux faire quelque chose de soi-même, suivre son idée.» Debout près de son établi, qu'éclairait une large fenêtre à carreaux, Jobin maniait le ciseau à bois et le maillet avec habileté et célérité. «Il ne perdait pas de coups», reconnaissait un ancien voisin qui le vit souvent à l'oeuvre. Il lui arrivait de faire des statues en deux ou trois jours.

Le conquérant immortalisé

Le Wolfe de Jobin, ronde-bosse en bois polychrome, mesure cinq pieds, sans le socle. Il est un peu plus grand et plus costaud que celui des frères Chaulette. Coiffé d'un tricorne noir, chaussé de longues bottes qui lui montent à la hauteur des genoux, il est vêtu d'une redingote rouge et porte, du côté droit, une épée. L'oeuvre de Jobin partage un important point commun avec le Wolfe de bois des Chaulette et le Wolfe de bronze de Philippe Hébert, installé en 1894 dans une niche de la tour centrale du Palais législatif. Tous les trois, en position de commandement, ont un bras levé et indiquent un point à l'horizon. Mais celui des Chaulette, pour une raison que l'on ignore, a le bras gauche tendu et pointe vers l'est, vers l'estuaire du fleuve, tandis que celui de Jobin, comme d'ailleurs celui de Hébert, a le bras droit levé et, ce qui semble plus logique, désigne un point vers l'ouest, vers les plaines d'Abraham.

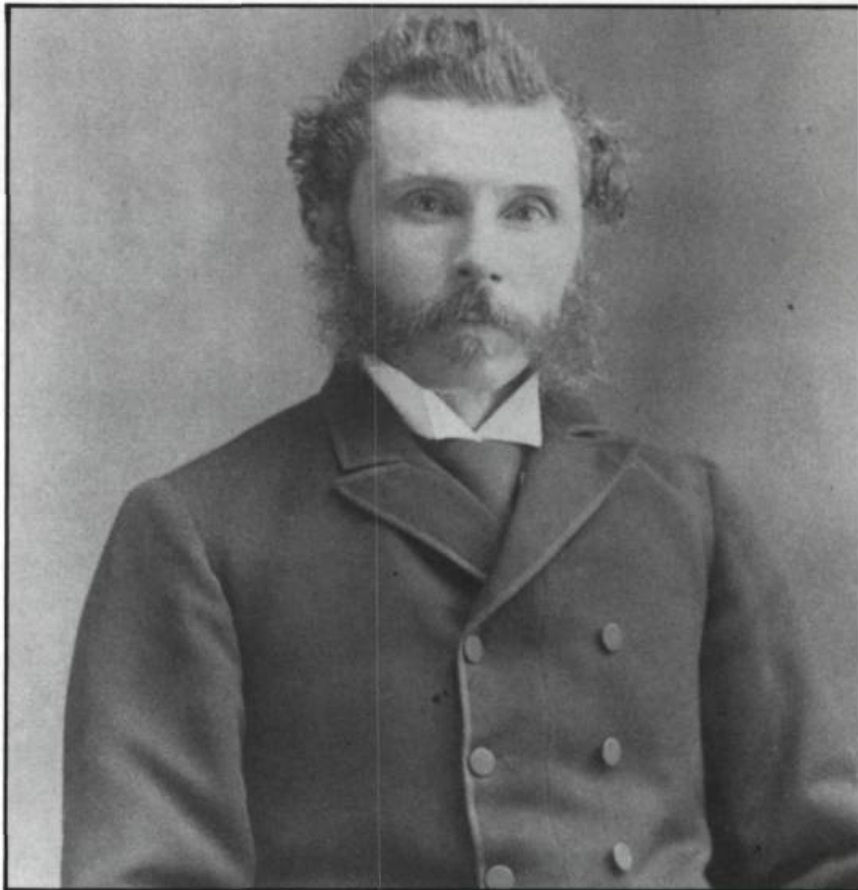
Les représentations de Wolfe dans l'iconographie québécoise ont leurs origines lointaines dans un dessin qui fut attribué au capitaine Hervey Smith, aide de camp du major général. Cette esquisse, qui montre un Wolfe au bras levé, fut reprise par plusieurs illustrateurs et, sans avoir été inconnue en Angleterre, a eu davantage d'influences à Québec et dans le reste de l'Amérique. À Londres, on a surtout glorifié et illustré la mort de Wolfe. Dans l'imposant groupe sculpté qui orne le mausolée érigé à sa mémoire dans l'abbaye de Westminster, comme dans le célèbre tableau du peintre Benjamin West, qui a inspiré nombre de graveurs, Wolfe, à demi étendu et soutenu par ses officiers, est sur le point de rendre son dernier souffle. Le Wolfe des londoniens ne pouvait pas être celui des Anglais établis à Québec. Vu d'Angleterre, le major général était un brave soldat mort sur un champ de bataille afin de donner à sa patrie la lointaine Nouvelle-France.

Les Anglais de Québec, qui devaient survivre au milieu d'une nombreuse population d'origine française, le percevaient différemment. Wolfe devait être un conquérant, un signe tangible de leur victoire et de leur volonté d'enracinement. Pour l'effigie de la Côte du Palais, des Canadiens anglais imposèrent leurs images de Wolfe à des artisans canadiens-français. Les frères Chalette reproduisirent — du moins telle était leur ambition — le portrait d'un contemporain (Wolfe n'était disparu que depuis vingt ans lorsqu'ils réalisèrent leur oeuvre), tandis que Louis Jobin statufia un héros.

Le retour du général

Ce fut le 13 septembre 1901, jour anniversaire du décès de Wolfe, que l'on procéda à l'inauguration de la statue nouvellement arrivée de l'atelier de Jobin. Quelques centaines de personnes assistèrent à l'événement, qui précéda de peu la visite du duc d'York. John Jones, qui voyait enfin aboutir ses démarches, prononça un discours du haut du perron. Le lieutenant-gouverneur Louis-Amable Jetté dévoila la statue, qui avait été recouverte d'un drapeau britannique. Le général Wolfe était de retour au coin de la Côte du Palais et, cette fois, pour plus de six décennies.

Victoria Hayward constatait, dès les années 1910, que bien peu de Québécois pouvaient identifier l'auteur de la nouvelle statue. Louis Jobin, cependant n'oubliait pas son oeuvre. Âgé de 80 ans au moment où Marius Barbeau se rendit à sa boutique de Sainte-Anne-de-Beaupré, en 1925, il ne manqua pas de lui



rappeler, avec une certaine fierté, qu'il était bien l'auteur de la statue de la Côte du Palais. Par contre, lors d'une visite au domicile du réputé sculpteur en novembre 1926, le journaliste Damase Potvin rencontra un Jobin fatigué, retiré depuis quelques mois. Devenu indifférent aux conversations qui l'entouraient, il était assis sagement près du poêle, le menton appuyé sur un solide bâton qui lui servait de canne. Il s'éteignit deux ans plus tard, le 11 mars 1928.

Louis Jobin (1845-1928), alors âgé d'une quarantaine d'années. Fonds du Carnaval de Québec, 1894. Archives nationales du Québec.

L'exil

Dans la matinée du 11 février 1964, trois hommes descendirent la statue de Wolfe de sa haute niche. À ceux qui l'interrogeaient sur le motif de ce geste, le concierge répondait, imperturbablement, que l'on devait repeindre la statue. Au cours des jours suivants, ignorant où avait été acheminée l'oeuvre de Jobin et ce qu'il en était advenu, de nombreux citoyens et certains journalistes devinrent de plus en plus intrigués par cet enlèvement. «*La disparition de Wolfe: un mystère*», concluait, en gros caractères, le journal *L'Événement*.

Des rumeurs, bientôt confirmées, évoquaient les menaces que le gardien de nuit avait reçues

lors d'un appel anonyme: la statue de Wolfe devait être retirée, sinon l'édifice serait incendié. Le propriétaire, Esmond Leonard, membre de la famille à laquelle l'édifice appartenait depuis le début du siècle, préféra prendre ces menaces au sérieux. Le printemps précédent, la colonne érigée en l'honneur de Wolfe à l'entrée des plaines d'Abraham n'avait-elle pas été renversée? Enfin, dans les derniers jours de février 1964, on apprenait que Wolfe s'était

réfugié derrière les murs épais du Musée de la Citadelle. C'est à cette institution que le propriétaire de l'édifice menacé avait choisi de faire don de la statue.

Trop bien à l'abri des intempéries, ce Wolfe, immortalisé par Louis Jobin, ne songerait plus à revenir faire le guet au coin de la Côte du Palais. □

POUR EN SAVOIR PLUS

L'abondante iconographie qui perpétua le souvenir de James Wolfe fut l'objet de plusieurs études. On consultera avec intérêt:

Wolfe: Portraiture & Genealogy. Westerham, Québec, 1959, 111 pages. *Wolfe and the artists,* Toronto, 1930. J.C. Wester. *Wolfe and the Artists: A Study of His Portraiture.* Toronto, Ryerson Press, 1930, 74 pages. Marius Barbeau. *Louis Jobin statuaire.* Montréal, Beauchemin, 1968, 147 pages.

Les résultats de longues recherches de Mario Béland, conservateur de l'Art ancien au Musée du Québec, permettront d'identifier et de mieux connaître la production de Jobin.

N • O • U • V • E • A • U • T • É • S

PRÉSENCES DE JEUNES ARTISTES



Par leurs témoignages, plusieurs jeunes artistes nous font partager leur vécu quotidien de jeunes créateurs et d'interprètes, en tentant de répondre à la question suivante: comment, suivant quelles modalités et dans quelles conditions la nouvelle génération d'artistes pratique-t-elle son insertion sociale?

• 190 pages
ISSN 0229-6829
ISBN 2-89224-051-4
12 \$



IDENTITÉS FÉMININES: mémoire et création

Les femmes possèdent-elles des espaces culturels qui leur sont propres, au sein de la culture plus vaste à laquelle elles se rattachent? Ces lieux de culture disparaissent-ils dans un contexte d'égalité et de partage des rôles? Leurs manifestations sont-elles de l'ordre de la reproduction culturelle ou s'y greffent-il des éléments d'innovation et de création? Ce sont ces questions posées du point de vue du rapport des femmes avec une culture particulière, celle du Québec, qui sont au coeur de ce numéro.

• 200 pages
ISSN 0229-6829
ISBN 2-89224-065-4
12 \$

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à:



Institut québécois
de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695